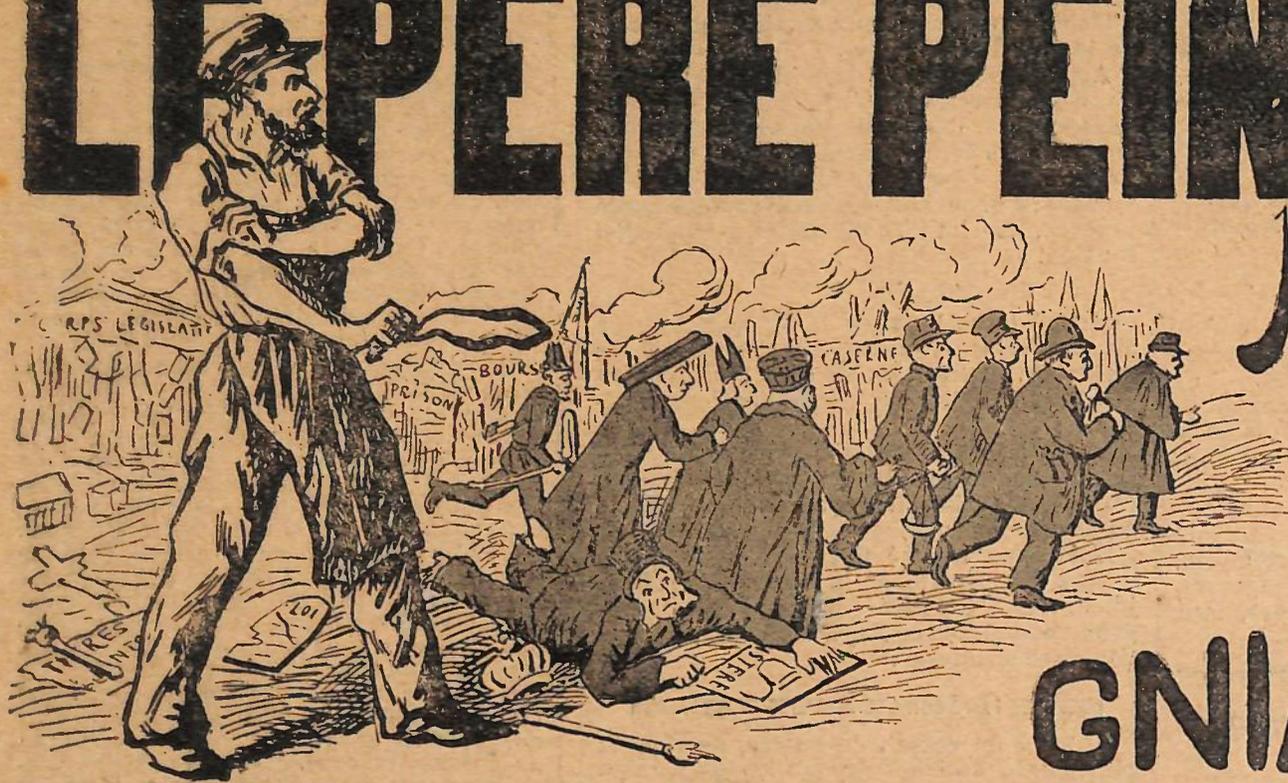


# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f »  
Six mois ..... 3 »  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 f »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## Grève des mineurs du Gard BANDITISME PATRONAL

### LES WAGONNIERS DE PANTIN & LE SABOTTAGE



#### Banditisme Patronal

Nom de dieu, c'est encore le cas de gueuler "A l'assassin!"

Dans les mines du Gard il se passe des choses abominables.

Les gros bandits des Compagnies complotent le massacre de leurs esclaves, — et que ce soit à coups de flingots ou par la famine, — ils réussiront leur crime.

Turellement, la gouvernaille, toujours disposée à lécher le croupion des capitalistes, a expédié des wagonnées de troubades, afin que, à la première occase, les fusils Lebel puissent faire merveille.

Et foutre, y a pas à tortiller! s'il arrive des malheurs, c'est les capitalistes qui l'auront voulu et cherché.

Y aura pas plan, même avec toute la mauvaise foi imaginable, de rejeter le tort sur les gueules noires.

C'est les capitalistes qui ont commencé!

Il y a une quinzaine, les chameaucrates de la mine décidèrent de balancer une foultitude de prolos et — pour commencer — d'une seule fournée, ils en fichèrent 250 à la porte, tout en annonçant qu'il y en aurait, au total, plus d'un millier de renvoyés.

L'ingénieur de la Grand' Combe, Fumat, un bougre qui, quoique ingénieur, a encore du cœur au ventre, s'indigna d'une telle crapulerie: il objecta au directeur qu'il y aurait méche d'éviter tous ces renvois en masse, en établissant un roulement dans le travail.

Offusqués par de pareilles observations, les gros matadors de la mine saquèrent l'ingénieur, avec le même sans-façon qu'une simple gueule noire.

Les chameaucrates sont des despotes qui ne veulent pas qu'on discute leur omnipotence. Ces monstres sont les petits cousins du Grand Turc: kif-kif le Sultan Rouge, ils veulent être obéis aveuglément.

Mais foutre, les pauvres mineurs n'en pincent pas pour se laisser estrangouiller sans mot dire.

Et ils ont bougrement raison!

De prime abord, — un tantinet gobeurs, — ils se sont adressés à la gouvernance qui leur a seriné de prendre patience...

— Jusqu'à ce qu'ils soient morts, pas! sales jean-foutres?

N'étant pas encore décidés à se laisser crever d'inanition, les victimes ont causé de l'avenir qui s'ouvrirait devant eux — plus noir que la conscience de leurs exploités — avec les gueules noires qui travaillaient encore.

Et dame, comme les prolos ont bon cœur, comme ils ne sont pas égoïstes pour deux sous, les bidards qui turbinaient ont fait cause commune avec leurs copains renvoyés.

« Puisque c'est ainsi, nous partons tous, ont clamé les gueules noires! Vive la grève! »

Et, en un clin d'œil, la grève a fait tache d'huile; lundi matin deux mille mineurs de la Grand' Combe se sont réunis et à l'acclamation générale, il a été décidé de plaquer le turbin illico et de ne pas redescendre dans les puits.

Mardi, une bande de grévistes s'est dirigée sur Alais, afin d'expliquer aux bons bougres des mines de Rochebelle, de Fontanès, et des Forges de Tamaris qu'eux aussi doivent marcher et plaquer le turbin.

Et ils ont été écoutés! A l'heure où je martine plus un prolo ne bûche à Rochebelle: les mineurs des puits Fontanès et Denor ont plaqué en cœur, ainsi que les gas des forges de Tamaris.

D'autre part, il paraîtrait que des grévistes se sont dirigés sur Bessèges dans l'espoir d'y faire cesser aussi le turbin.

Et foutre, d'un moment à l'autre on peut apprendre que, d'un bout de la région à l'autre, la grève ronle!

—0—

Quelle tournure ça va prendre?

Voilà ce qui est bougrement difficile à prévoir!

La gouvernance, toujours bourrique, a farci le patelin de troubades; elle en a fourré dans tous les trous et dans tous les coins.

C'est sa façon à elle de protéger la liberté du travail!

Toujours du bord des assassins,

Toujours contre les victimes!

Des pauvres diables sont jetés à la rue, réduits à la misère noire, parce que leur fiote déplaît à quelques millionnaires.

Et, sans plus tarder, les gouvernants, soucieux d'éviter à ces affamés les affres de la famine, au lieu de boulangers leur envoient des troubades,

Des troubades, fusil sur l'épaule et baïonnette au côté.

Les flingots tout bourrés de cartouches, feront passer le goût du pain aux mineurs, et les baïonnettes, luisantes et aflées, leur dévideront les tripes!

## L'Inquisition Espagnole

Aux lettres des torturés de Montjuich, extraites des *Temps Nouveaux*, publiées ces deux dernières semaines, j'ajoute la suivante de Sunyé.

*Lettre de Sébastian Sunyé*

Le second dimanche d'août (9 août 1896), dans la matinée, les bras liés ensemble et les menottes aux mains, ils me fouettèrent cruellement. Les menottes rongeaient toute la chair qu'elles serraient et ce supplice me produisait une sorte d'électrisation et des sensations de brûlures vives à toutes les extrémités de mon corps. A cela s'ajoutaient la faim, la privation de tout repos et la soif. Ces trois éléments de la vie étaient pour moi de contrebande et il m'était difficile d'échapper à la vigilance du garde qui ne cessait de me tourmenter un seul instant. Je ne puis dire le nombre de jours que j'eus à souffrir semblable martyr auquel s'ajoutait encore la marche accélérée, de la fenêtre grillée aux murs du cachot, abîme de 30 à 31 pas, et je ne pouvais m'écarter de la ligne tracée sous peine de recevoir les caresses du fouet.

Je me souviens seulement que je demandai de l'eau et qu'ils m'offrirent de la morue sèche. Je ne puis dire combien de jours je restai dans cet état ni combien de coups de fouet je reçus. Je me rappelle seulement que, regardant le récipient en verre de la lampe, je m'aperçus qu'il contenait une sorte d'eau (1). Toute mon attention dès lors se concentra sur ce point et j'étudiai le moyen de l'atteindre, tâche presque impossible. Mais cependant, profitant d'une seconde d'inattention du garde, je sautai je ne sais comment et l'atteignis. J'éteignis la lumière et bus le contenu du récipient, mais deux gardes pénétrèrent dans le cachot et alors ce qui se passa!...

Je me rappelle encore que dans ce même cachot ils me lièrent les mains aux épaules et m'appliquèrent un appareil spécial qui me torturait les testicules. Pendant que le garde Martudo s'employait à cette besogne civilisatrice, le descendant de Torquemada, le lieutenant Portas criait: « Duro, duro, con ese bandido, criminal, estúpido, pretencioso », etc. (Duro, dur, sur ce bandit criminel, stupide, prétentieux.)

Plus tard, autre volée de coups de fouet et menaces...

Dans cette lettre, trop longue pour être publiée en entier, Sunyé raconte encore d'autres supplices qu'il endura: un jour entre autres, le garde Carreras, après une bastonnade, lui brûla la verge avec son cigare.

Il raconte aussi qu'accusé par Nogués qu'il ne connaissait pas, il dut déclarer tout ce qu'on voulut pour échapper aux tortures.

Dans une autre lettre, Nogués craignant que

(1) Il y a quelques lampes de ce genre dans le château. Elles contiennent un liquide malpropre et jaunâtre, mélange d'eau, de pétrole et de bouts de meche.

les noms des bourreaux ne tombent dans l'oubli les énumère à nouveau et rappelle que Mayans, Estorqui et Carral appliquèrent déjà d'identiques tortures aux victimes du procès de 1891, Codina et autres.

Ascheri, dans un billet qu'il a fait passer à des compagnons, dit qu'il se considère comme irresponsable des accusations qu'il a portées contre ses co-accusés car il a, sous l'influence des tortures, cédé à une force supérieure à sa volonté: « Si quelqu'un d'entre vous me garde rancune, conclut-il, qu'il songe à ce que j'ai souffert! »

—0—

Malgré qu'en Espagne la répression féroce ait entravé toute propagande, les anarchistes restés en liberté s'agitent dans la mesure du possible. Ils viennent de publier deux manifestes:

L'un, est une protestation virulente contre l'inquisition et, publié en espagnol, italien, français et anglais, il est adressé aux copains du monde entier.

L'autre, un résumé fidèle des horreurs qui se sont déroulées dans la forteresse de Montjuich, rédigé par un des prisonniers, a été répandu à profusion en Espagne. Voici la traduction de ce manifeste:

### QUELQUES FAITS SUR LES INFAMIES DE MONTJUICH

A l'issue du conseil de guerre, un rapport contenant les dernières déclarations des accusés fut lu aux membres du conseil. Mais cet acte rédigé par le juge instructeur, signé seulement par lui et le président du conseil, et qui fut envoyé à Madrid, ne parle pas des martyrs. Nous désespérons que la justice complète se fasse jamais.

Vers la fin août ou les premiers jours de septembre, le lieutenant Portas visita Molas et lui dit qu'il n'était pas responsable des tortures appliquées. Pour lui démontrer ce qu'il avançait, il lui cita un rapport datant du mois d'avril de l'an passé et lui conta une histoire de mouchard que, jusqu'à plus amples preuves, nous croyons fausse.

Quand les bourreaux exécutaient les tourments, ils essayaient de se disculper, en disant qu'ils n'étaient que de pauvres salariés, que les coupables n'étaient ni eux, ni Portas, mais d'autres plus élevés.

Un jour que Molas était devant le juge, ce dernier fut appelé par téléphone. On l'avertissait que Luis Mas venait d'être arrêté. Comme tous les cachots étaient occupés, Marzo, en présence de Molas, donna l'ordre de vider le zéro, où Mas fut enfermé immédiatement.

Quand les martyrs étaient confrontés avec quelqu'un, ils donnaient une foule de détails: nom, vêtements, signes personnels du confronté. Un jour, Marzo eut le cynisme de dire à Molas: « Comment se fait-il que les confrontés nient tout ce que vous dites? » Molas répondit: « S'ils avaient été enfermés au zéro quelques jours, vous verriez comme eux et moi nous serions tous d'accord. »

Une nuit que Sunyé était martyrisé, il tomba sans connaissance; la peau de ses testicules venait d'éclater. Les bourreaux coururent épouvantés vers Marzo qui leur répondit: « Bah! cela ne sera rien! » Il y eut ensuite une grande animation dans le château. Nous supposons que Sunyé fut porté dans le pavillon n° 6. Nous vîmes les bourreaux passer, portant dans leurs bras un homme évanoui et le médecin Paz, du corps de l'artillerie, qui visitait un malade du cachot 23, fut appelé d'urgence. (Ce Paz fut l'un des pires complices des inquisiteurs). Tout ceci prouve évidemment, et sans que l'ombre d'un doute puisse subsister, que Marzo était officiellement tenu au courant des tortures appliquées.

Avec le général de ce château, D. Pelayo Fontseré, il advint ce qui suit. Ce dernier avait l'habitude de prendre l'air matinal en se promenant sur le bassin où s'ouvrent les fenêtres des cachots. Comme il est interdit aux prisonniers de posséder des allumettes et qu'ils doivent en demander aux geôliers, Molas qui avait trouvé un mégot, demanda du feu au bourreau Mayans (père) et celui-ci lui asséna un formidable coup de poing sur la figure. Comme il y avait quelque temps déjà qu'on ne le torturait plus, Molas crut bon d'informer le général de ce fait; mais ce dernier lui répondit grossièrement et dit que pour si peu il ne voulait pas être dérangé.

Dans l'un des écrits de Callis, on se rappelle qu'il parle d'un appareil de torture spécial dont voici la description: c'est un casque de

fer ayant à sa partie postérieure une sorte d'arbre ou essieu tournant auquel aboutissent plusieurs pièces qui se tendent à l'aide d'une manivelle. L'une des pièces emprisonne et tire fortement par en haut la lèvre supérieure, la faisant recouvrir le nez et cela jusqu'à ce que la chair des gencives éclate. Une autre pièce prend et tire par en bas la lèvre inférieure. Pour faciliter la respiration, une pièce s'introduit dans la bouche. L'appareil repose sur les épaules et deux autres pièces pressent horriblement les tempes. Cet appareil, qui produit l'impression d'un écrasement de la tête, fut appliqué à Callis et à Mas. Tous deux furent ainsi barbaquement défigurés et c'est pour cette raison que Mas ne fut confronté avec personne durant le mois qui suivit ce martyr. On sait qu'il a perdu la raison.

La description de cet appareil est faite d'après le récit de l'un des martyrs.

Nogués dit qu'avec le feu ils lui brûlèrent une fesse et qu'ils se plurent à former ainsi la lettre N, qu'il conserve au grand regret du bourreau Carreras qui, d'inquisiteur, s'est transformé en guérisseur et s'est efforcé de le soigner afin d'effacer la trace des fers rouges.

Au « Terco » (dur comme le marbre), c'est le nom que les bourreaux donnent à Sunyé comme pour glorifier le plus courageux de tous deux bracelets sont restés aux poignets, et ses testicules sont abîmés au point qu'on les croirait ravagés par une maladie vénérienne.

Les martyrisés assurent que les tourments moraux leur firent oublier les tortures physiques, car ils craignent que les accusés ne leur gardent rancune. Ils ne pouvaient communiquer avec aucun d'entre eux et d'atroces remords les harcelaient. Ils ne pouvaient parler qu'aux bourreaux auxquels ils feignaient d'avoir pardonné pour leur inspirer confiance et pouvoir parler au conseil de guerre.

Quand les défenseurs vinrent visiter ceux qu'ils devaient assister, on fit aux martyrisés des menaces terribles, et on leur enjoignit de se taire sur tout ce qui s'était passé. C'est pour cette raison qu'au début ils ne dirent rien à leurs défenseurs.

Le jour qui précéda l'ouverture du conseil de guerre, on les menaça encore de mort.

En outre de ce que l'on sait du conseil, il s'y passa ce qui suit: Molas énergiquement commençait à décrire les tortures, lorsque l'« auditor » se pencha et dit quelques mots à l'oreille du président. Celui-ci fit taire l'accusé. Alors, le capitaine d'artillerie siégeant à la droite du président se leva et fit observer à ce dernier que l'on devait laisser la parole à l'accusé. Molas continua. Il accusa les gardes civiles, et Portas et Marzo; le président, lieutenant-colonel Eduardo Fernandez, lui intima une fois de plus l'ordre de se taire, ce à quoi Molas répliqua vertement et poursuivit son récit, mais on le fit sortir immédiatement. Ensuite vint Nogués, qui, lui aussi, fit le récit des martyrs. Le président, sur la demande de l'« auditor », tenta de le faire taire, mais le capitaine d'artillerie déjà cité, D. Mariano Pina (ce nom mérite d'être retenu), lut un article du code militaire reconnaissant aux accusés le droit de dire tout ce qu'ils veulent pour leur défense. Nogués continua, et ses déclarations, forcément, motivèrent une enquête. Peu après furent introduits Mas et Sunyé, qui firent aussi le récit des tortures qu'ils avaient endurées.

Lors de la dernière session du conseil de guerre, le défenseur d'Alsina (capitaine d'artillerie de montagne D. Vicente Rodriguez Carril, qui est parent ou ami intime de Portas ou de Marzo) se promenait dans l'étroit corridor des cachots où se trouvaient les six malheureux torturés. Nogués l'appela. Ils parlèrent du procès et Nogués lui fit la description détaillée des tortures, en lui disant que son intention était de les révéler au conseil. Le répugnant personnage qu'est ce défenseur n'en demandait pas davantage.

Quelques heures après, Portas vint et dit à Nogués: « Tu vois, je sais tout ce que tu as dit ce matin. Garde-toi de parler au conseil, si tu tiens à la vie. Si tu parles, je te tue. Au contraire, si tu ne dis rien, je te promets de faire tout mon possible pour que tu sois remis en liberté. » Portas ensuite alla voir Molas et lui parla de la sorte: « Je sais que tu veux parler. — Je ne sais pas encore ce que je ferai, dit Molas. — Songes-y bien, parce que tu pourrais t'en repentir. — Bien. »

Et pour chacun des autres martyrs, cette scène se renouvela.

Lorsque le conseil de guerre fut terminé, Portas monta au cachot de Molas et lui dit: « Qu'as-tu obtenu avec tes déclarations? Qu'as-tu de plus maintenant qu'apparavant? Tu as vu qu'ils t'ont fait taire, car ce n'est pas moi

qui ai ordonné les tortures.» Portas parlait avec une hypocrite humilité et se montrait repentant. Il rendit aussi visite aux autres et alla jusqu'à implorer le pardon d'Ascheri. « Ce que vous avez fait ne se pardonne pas, lui répondit Molas. — C'est que je souffre beaucoup et que j'ai besoin du pardon pour vivre, larmoya le bourreau. — Si vous ne pouvez vivre, tuez-vous! »

Tous les bourreaux s'excusèrent de la part qu'ils avaient prise dans les tortures et l'on sait que le capitaine de l'escadron auquel appartient Estorqui jeta à la face de ce dernier l'infamie qu'il avait commise. Les autres sont objets de mépris de la part de leurs compagnons.

Le 15 décembre, dans la soirée, le médecin du bataillon de Figueras visita les martyrs. Ceux-ci lui montrèrent les marques des tortures et lui narrèrent en détail tout ce qu'ils avaient enduré. Le médecin très loyalement écrivit un rapport qu'il lut aux torturés et ceux-ci le trouvèrent conforme à ce qu'ils avaient déclaré.

Peu après les bourreaux invitèrent les accusés à complimenter (!!) Portas et Marzo à l'occasion de Noël et du nouvel an, ce à quoi ils se refusèrent.

Le 7 janvier, Portas réprimanda fortement les geôliers parce qu'ils avaient laissé sortir la liste des inquisiteurs, publiée depuis par *El País*.

Il est bon de faire remarquer que ces hommes nous promirent une foule de bonnes choses si nous voulions consentir à féliciter Portas et Marzo, mais nul n'accepta et chacun de nous répondit: « A la bonne chère nous préférons la gamelle de la prison et nous ne commettrons pas semblable bassesse. »

Vers fin janvier ou dans les premiers jours de février, quatre ou cinq prêtres de l'établissement jésuite de la rue de Caspe vinrent au château « pour convertir les martyrs ». Il faut excuser Mas, pauvre fou dont ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Ascheri céda, et, comme le précédent, manifesta le désir de se marier avec sa compagne.

Avec Molas, ils comprirent vite qu'ils faisaient fausse route et une seule visite leur suffit pour leur enlever l'envie de recommencer. Ils ont également renoncé à convaincre Callis. Le plus énergique fut Sunyé. Un jésuite entra et lui parla avec douceur et humilité. Sunyé, sans dire mot, retira son pantalon, montrant au jésuite stupéfait ses testicules meurtris par la torture, puis il haussa les épaules avec un souverain mépris. Le catéchiste se retira tout honteux et n'osa se représenter devant la malheureuse victime. Sunyé est un homme de caractère, peu communicatif, mais actif au suprême degré.

Molas est enfermé dans le *zéro*; il ne retournera plus dans le cachot qu'il occupait auparavant. Depuis le 7 janvier, on surveille étroitement les martyrs, et tous les deux jours on les change de cachot en leur faisant passer la visite. Il leur est défendu d'écrire, de chanter, etc., en un mot, on leur a enlevé toutes les petites libertés dont ils jouissaient auparavant: l'une d'elles consistait à s'entretenir à voix haute de cachot à cachot.

Il y a trois semaines, Molas vit passer le général sur le bastion où s'ouvrent les fenêtres des cellules. Il se plaignit des exigences du chapelain. Le général s'emporta, lui reprochant son incrédulité et, pour le punir, le condamna au *zéro* à perpétuité, où le caporal des gardes, Cirilo Ruiz, l'enferma immédiatement.

On sait en dernier lieu que les six malheureux continuent à être privés de toute communication. Ils ne peuvent parler entre eux. Lorsqu'ils veulent écrire, ils doivent le faire devant les inquisiteurs. Toutefois, à l'heure actuelle, ils ne sont ni battus, ni martyrisés: on se contente de les menacer.

Aujourd'hui, 10 mars, on a retiré au général le commandement du château. Ce changement fut si rapide que l'on ignorait qui désormais serait le chef. On assurait que le général, complice des tortures exécutées, n'abandonnerait pas le château avant le dénouement de cette tragédie, et que les prisonniers sortiraient avant lui. On voit qu'il n'en fut pas ainsi. Au grand étonnement de tous, c'est le brigadier Fernandez qui a pris le commandement; on ne sait ce que ce changement signifie.

Une fois de plus, il faut le répéter, tout ce procès est une comédie. Ce n'est pas Ascheri qui a lancé la bombe, et rien n'est exact de ce qui est relaté dans l'instruction sommaire.

Il faut alors que tous les hommes de bonne volonté, que tous les amants de la justice reproduisent ces faits. Il faut que les périodiques

et quotidiens d'Espagne et de l'étranger les publient pour que l'on s'occupe de ce répugnant et honteux procès, que l'on demande la lumière. Il faut que le monde entier connaisse cette comédie sanglante, œuvre de la réaction espagnole dont sont victimes tant et tant d'honnêtes travailleurs.

De la sorte, en même temps que cette obscure hypocrisie s'éclaircira, ce fait restera consigné dans l'histoire comme une leçon dont profiteront les générations futures.

Château de Montjuich, 10 mars 1897.

## Pantouflieres administratives

Plus on va, plus les rouages sociaux se compliquent: la paperasserie se développe avec un loufoquisme fantastique et le nombre des ronds-de-cuir, des gratte-papier, des surveillants, des auxiliaires, des larbins, des porteurs-chânes, des inspecteurs, des garçons de bureaux et autres parasites va verminant comme chenilles.

C'est une conséquence du développement du machinisme: les dirigeants ne sont pas assez couillons pour laisser la foulditude des prolos que les nouvelles mécaniques éliminent aller grossir la horde des sans-turbin.

Pas si bêtes, les chameaux! Ils s'en gardent bien, car ce serait jouer trop gros jeu.

Ils choisissent, dans la quantité, les types qui pourront leur rendre des services et les bombardent parasites sociaux.

Grâce à cette binaise, le développement du machinisme — qui devrait être une cause de désorganisation de la société bourgeoise, — n'a plus les mêmes dangers, puisque le repêchage qu'opèrent les crapules de la haute leur donne les moyens d'augmenter le nombre des birbes qui ont intérêt à la conservation de la société actuelle.

Il n'y a pas à espérer une simplification des rouages sociaux; si les gouvernants réduisaient le nombre de leurs ronds-de-cuir et simplifiaient la paperasserie, si les patrons emboîtaient le pas et éliminaient leurs inspecteurs et leurs sacs-à-mistouffes, autant dire qu'ils creuseraient eux-mêmes leurs fosses et pousseraient à la roue pour faire à la Bourgeoisie des funérailles de première classe.

Faut pas espérer ça!

Ce qui est bougrement plus probable — ce qui est, et ce qui continuera à être, tant que le populo ne foutra pas les pieds dans le plat,

C'est que la vie sociale va alier en se compliquant et se surchargeant d'une chiée de formalités.

Y aura bientôt plus mèche de remuer le petit doigt sans avoir obtenu trois ou quatre autorisations et cinq ou six visas dûment pataraphés, tamponnés et estampillés.

Et foutre l'existence est déjà bougrement compliquée.

Quéque ça va devenir, nom de dieu?

—o—

L'autre matin, dans l'*Echo de Paris*, un type qui signe *PIERRE* et se fend de tartines pas trop mouches, racontait la kyrielle d'allées et venues, de pas et de démarches que nécessita l'enlèvement de la carcasse d'un chien crevé qu'on avait collé sur le trottoir la nuit précédente.

Mossieu Pierre hèle un cantonnier flâneur: « Ohé, brave homme, puisque les tombereaux d'ordures ont négligé cette charogne, enlevez-la. »

Le cantonnier répondit: « C'est les sergots que ça regarde, ça n'est pas dans mes attributions », et il tourna le cul.

Mossieu Pierre partit à la découverte de flics; il en trouva deux, sortant de chez un bougna à qui, d'autor, ils avaient fait payer un litre: « Messieurs les agents, ça serait-il un effet de votre bonté d'enlever cette charogne? »

— Faitement, on va faire un rapport, qu'on enverra...

Et la charogne resta en place! Sept ou huit heures plus tard elle y était encore, commençant à confire et à schlipotter.

Comme mossieu Pierre a une bonne, il lui ordonna d'aller trimballer la charogne en face, sur les fortifs.

Cinq minutes après, mince d'épatement! Le cantonnier qui n'avait pas droit de toucher au chien crevé le rapportait délicatement sous les croisées de mossieu Pierre qui, du coup, en bava des roues de bicyclettes.

C'est le cantonnier qui rouspétait, mille tonnerres! Pour un peu, il eut administré un procès-verbal à mossieu Pierre.

— Et foutre, vous avez eu tort d'y toucher!

On a signalé la chose à cet endroit; on n'irait pas la chercher ailleurs, turellement.

— Même de l'autre côté de la chaussée, où, du moins elle n'empoisonne personne?

— Même là, oui, mossieu!

Mossieu Pierre commença à goûter les joies que l'administration réserve aux administrés: il ferma sa croisée, ne pipa plus mot et attendit, ruminant philosophiquement: « Pourvu que quand les enleveurs de charognes s'amèneront les asticots n'aient pas enlevé ou fini de bouffer le cabot?... C'est à moi qu'on s'en prendrait!... »

Le lendemain, le chien crevé fut enlevé. En somme, il n'était resté qu'une journée et demie à la porte de mossieu Pierre.

C'était peu, — fort peu!

—o—

Sur les pantouflieres administratives il y a mèche de dégoiser, six semaines d'affilée, sans tarir le sujet.

Actuellement, y a un chantier de travaux de la ville à Auteuil; je ne sais foutre pas ce qu'on y maquille, — mais peu importe.

Vingt prolos, — pas un de plus ni de moins — y turbinent.

Or, devinez combien y a de chefs pour surveiller ces vingt prolos?

Huit!

Parfaitement, nom de dieu, HUIT!

Voici la liste:

Numéro un, Gatellier,

Numéro deux, Gautier,

Numéro trois, Thomasson,

Numéro quatre, Leneutre,

Numéro cinq, Boissin, commis de chez Formiget,

Numéros six et sept, deux commis de chez Delalande, l'entrepreneur,

Et, numéro huit, Bourgeon.

Ça se passe de commentaires!

—o—

N'allez pas croire, les bons bougres, que la gouvernance a le monopole des pantouflieres administratives.

Foutre non!

Peut-être même ne détient-elle pas le record?

Les grandes administrances lui font la pige. En première ligne — rien d'une ligne de tramway — y a la Compagnie des Omnibus:

L'autre jour, deux bonnes bougresses, la mère et la fille, venues en balade de Juvisy à Paris, débarquaient d'un écrabouilloir à trois chevaux au rond-point de la Villette.

A peine descendues, la mère s'aperçoit qu'elle a oublié sa sacoche sur la banquette. Elle regrimpe illico dans l'omnibus et reluque sa sacoche que le receveur tenait à la main.

— C'est à moi, mossieu!

— Quoi qui me le prouve? objecte l'employé.

La bonne femme énumère tous les bibelots contenus dans la sacoche: un porte-braise avec « tant » dedans, ceci, cela, etc. Y avait pas d'erreur, la nomenclature était exacte.

Malgré ça, le receveur ne voulut rien savoir et refusa de rendre la sacoche.

En désespoir de cause, la mère et la fille allèrent chez le quart-d'œil.

— Je vas convoquer l'employé, dit le commissaire.

L'employé ne vint pas!

La journée se passa... et les deux pauvres bougresses attendaient toujours. Elles attendraient encore si, à huit heures du soir, il ne s'était pas trouvé un homme de bonne volonté pour leur avancer six francs, ce qui leur permit de lever le siège et de se tireflûter à Juvisy.

« Et la sacoche? » allez-vous demander.

Dam, la sacoche s'est baladée..., et peut-être même qu'elle se balade encore!

Y a des règlements à la Compagnie des omnibus, et le public est fait pour ces règlements: plus les règlements sont canulants et emmerdatoires, plus la Compagnie jubile!

Or donc, la sacoche est d'abord allée au siège central de la Compagnie.

Une fois là, elle a navigué de bureau en bureau et a été une occasion pour les gratte-papiers de noircir une rame de paperasse.

Ça fait, après avoir été étiquetée, numérotée, enregistrée sur vingt-cinq gros bouquins, la sacoche a été en état d'accomplir un nouveau voyage: elle a été transbahutée à la préfecture de police.

Turellement, là aussi, le noircissage des papiers a ronflé!

Mais c'est là que, grâce à une foulditude de formalités, trente-six mille fois idiotes, la bonne femme à la sacoche a dû — ou devra — rentrer en sa possession.

—o—

La fôorme, voyez-vous les copains, il en faut!

Faut de la fôorme, quantité de fôorme, de la fôorme jusqu'à plus soif.

C'est la vie de la garce de société actuelle. Sans fôorme elle crèverait!

## TUYAUX CORPORATIFS

Après leur congrès, les prolos des chemins de fer ont emmanché une réunion publique qui a eu lieu à l'Hôtel des Sociétés savantes.

Une ribambelle de députés, radicaillons et socialards, s'y étaient amenés la gueule enfarinée, histoire de faire du plat aux cheminots qui sont une clientèle électorale bougrement sérieuse.

Les types en ont été pour leurs frais : on les a écoutés..., mais seuls ont été gobés et applaudis les orateurs qui ont expliqué qu'il n'y a rien à attendre de la gouvernance et qu'au lieu de mendigotter, il faut exiger.

Comme conclusion la motion suivante a été acclamée :

« Considérant que les Compagnies et les pouvoirs publics ont jusqu'ici refusé de donner satisfaction aux multiples demandes formulées par notre Syndicat,

Les ouvriers et employés de Chemins de fer, syndiqués ou non, estiment qu'ils doivent surtout compter sur eux-mêmes pour s'émanciper, et que, pour vaincre la mauvaise volonté qui leur est opposée, ils doivent, sans hésiter, après avoir usé de tous les moyens d'entente et de conciliation, imposer énergiquement leurs légitimes prétentions. »

Donc, que les politicards en fassent leur deuil : les prolos des chemins de fer comprennent enfin que ce n'est pas en votant à tire-larigot qu'ils amélioreront leur sort, mais en foutant catégoriquement leurs poings sous le blair des capitalistes et des gouvernants.

## A COUPS DE TRANCHET

**POSEURS DE ROBINETS.** — Les bons bougres connaissent, pour en avoir eu les oreilles écorchées, le turlututu des poseurs de robinets.

Ces birbes-là sont un débris de la vieille organisation policière. Quand le télégraphe et le téléphone étaient encore inconnus, les poseurs de robinets rendaient de sacrés services : ils naviguaient d'un bout de Paris à l'autre et, à la moindre anicroche, ils couraient casser du sucre ; en temps calme, à des heures fixées d'avance, ils défilaient devant la turne d'un policier et selon le turlututu qu'ils serinaient, les roussins savaient à quoi s'en tenir sur l'avachissement ou la fermentation des parisiens.

Les vieilles choses étant dures à disparaître, les poseurs de robinets survivent encore, malgré le télégraphe et le téléphone, et malgré que depuis la disparition des fontaines y ait plus de robinets à poser.

De quoi vivent-ils ?

Les bons bougres qui seraient tentés de croire que les poseurs de robinets ont trouvé le truc pour vivre sans manger, s'ils ont lu attentivement les quotidiens, cette semaine, ont pu acquiescer la preuve que les types en question mangent au râtelier de la Tour Pointue :

Il y a huit jours, un quart-d'œil rentre à sa turne, pose un portefeuille contenant 900 balles sur la table et, cinq minutes après, ne trouve plus rien.

Le magot avait été habilement soulevé par un poseur de robinets qui se trouvait-là.

Que foutait-il dans le salon du quart-d'œil, ce merle-là ?

Pardine, il y faisait son rapport !

Et, entre temps, il a trouvé le joint de poser un lapin au quart-d'œil, c'est la première fois que le type pose quelque chose, — robinet ou lapin !

**BOUFFE-GALETTE DÉGOUTÉ.** — Le député de la Dordogne, Gendre, qui déjà l'an dernier se fendit d'une habillarde galbeuse pour expliquer à ses électeurs qu'il avait plein le dos d'être leur élu, vient de repiquer au truc :

Dans une nouvelle lettre, il déclare qu'il est profondément dégoûté de la politique et de ses intrigues ; il est tellement écoeuré des saloperies qu'il a reluquées dans la caverne parlementaire, qu'il ne veut pas se représenter l'an prochain.

Pourtant, jusque-là, il continue à palper ses vingt-cinq balles.

Si le bougre avait un peu de culot, un de ces quatre matins il monterait à l'égrugeoir de l'Aquarium et dirait leurs quatre vérités aux fripouillards de la turne :

« Tas de fumier, qu'il jaspinerait, vous êtes la réunion de tout ce qu'il y a de plus dégoullasse en France et en Algérie ; vous pot-de-vinez et chèqueardez à tire-larigot ; y a pas un de vos votes qui ne soit le résultat d'un marché. Au lieu de faire les affaires du pays, vous faites les vôtres. A vous voir, j'ai envie de dégobiller ! C'est pourquoi je fous le camp dans mon patelin où je vais me décarcasser pour expliquer aux prolos et aux paysans à vous mépriser selon votre crapulerie, et pour leur faire comprendre que vous êtes aussi malfaisants que les poux, les punaises, les morpions, la gale et tous les microbes infernaux... sur ce, je vous emmiclle ! »



### Les Wagonniers de Pantin

Les prolos ont réintégré le baigne. Le singe triomphe !

La grève a été une défaite, à peine mitigée par quelques vagues concessions qui ne changent rien à l'exploitation : désormais, la paye aura lieu toutes les quinzaines, les prolos pourront passer à la caisse tous les samedis et les bons de nourriture seront fichus au rancard.

Un point, et c'est tout.

C'est bougrement maigre, mille charognes ! Et fichtre, c'est pas encore ça qui va requinquer les wagonniers, leur permettre de se caler convenablement les joues, de boire sec et frais, et d'avoir des frusques potables.

C'est qu'aussi, dans la garce de société actuelle, la lutte entre les capitalistes et les prolos n'est guère égale : les premiers entrent en lutte matelassés de millions ; ils peuvent attendre, le ventre à table.

Il n'en va pas de même des pauvres bougres : n'ayant pas de pain sur la planche, et encore moins de bien au soleil et de picailions à la Banque, chaque heure qui défile creuse leurs tripes et rapproche la minute fatale où ils devront s'avouer vaincus.

Y a-t-il mèche de rétablir l'équilibre, de façon que les prolos luttent contre les patrons avec chance de gagner la bataille ?

On peut du moins y essayer, nom de dieu ! Et c'est ce que font les prolos en se foutant en grève, — seulement s'agit d'opérer avec bougrement de nerf et aussi de roublardise.

Puisque c'est les millions qui font la puissance des capitalistes, c'est cette force qu'il s'agit d'atténuer, — en attendant qu'on soit assez costauds pour la pulvériser.

Ainsi, un bon truc est de partir en grève quand le turbin bat son plein : c'est ce qu'ont fait les wagonniers, à telle enseigne que dans leurs quinze jours de grève, le singe a perdu soixante-dix mille balles.

S'il avait perdu trois ou quatre fois plus, peut-être serait-il devenu plus coulant.

Turellement, il va essayer de rattraper les soixante mille balles que la grève lui a fait perdre, — et de les rattraper sur le dos des prolos.

C'est à eux à ne pas marcher dans la combinaison !

C'est pas la mer à boire : y a qu'à pratiquer, en peinarde, le SABOTTAGE.

J'ai déjà expliqué aux copains en quoi consiste ce fourbi que les Anglais pratiquent en grande largeur et dont ils se trouvent bougrement bien.

La maxime du SABOTTAGE est : A MAUVAISE PAYE, MAUVAIS TRAVAIL !

En Angleterre, quand un patron veut réduire les salaires, ses prolos reluquent la situation : s'ils ne voient pas la grève pratique, avec une certitude de victoire au bout, — en avant le SABOTTAGE !

Ils sabottent, nom de dieu !

Ils sabottent dur et ferme !

Ils se foutent à tirer à cul, à passer le boulot, à la saloper tant et plus ; ils en font le moins possible et le plus mal possible.

Tant et si bien que le singe voyant qu'à une diminution de salaire correspond une diminution dans la production, se gratte la tête d'inquiétude. Or, comme il ne guigne que son intérêt, quand le simple exploiteur a constaté

que deux sous de diminution par homme équivaut pour lui à vingt sous de perte, il a vite fait de relever les tarifs.

Pourquoi donc les wagonniers de Pantin n'essayeraient-ils pas du SABOTTAGE ?

Il suffit d'être finauds pour trouver le joint. Je ne connais pas toutes leurs spécialités, — y en a une telle kyrielle !

Mais, par exemple, ceux qui travaillent le bois peuvent paner les mortaises, — les faire chonettes en surface et s'arranger pour que ça se dégingue en un rien de temps ;

Ceux qui travaillent le fer n'ont qu'à faire de mauvaises soudures ;

Quant aux tapissiers, pour eux le sabottage et tout à fait simple à pratiquer.

Et qu'on ne vienne pas objecter que le patron saquera les saboteurs.

Alors, il faudrait qu'il foute tout le monde à la porte ! D'instinct, le sabottage se pratique partout, pour qu'il devienne un moyen de lutte, il suffit de le systématiser.

Et, cré pétard, je vous fous mon billet que si les wagonniers se mettaient à tirer à cul, à bouziller le boulot, le David qui les gruge mettrait les pouces avant peu !

### Les revendeurs lyonnais

Les marchands de primeurs sont à la veille de faire caner les gros charognards de commissionnaires.

Déjà, il y a quelques jours, ces grigous avaient offert aux petits marchands de couper la poire en deux et de ne leur barbotter qu'un sou par balle.

Les revendeurs ont répondu qu'ils veulent casquer peau de balle ! Et, devant leur énergie, les commissionnaires vont baisser le caquet, — si ce n'est déjà fait.

### Les maçons de Bourges

Les gas de la truellerie se sont foutus en grève mercredi matin. Ils réclament deux sous d'augmentation.

C'est pas épais, nom de dieu ! Enfin, mieux vaut encore qu'ils réclament ça que non pas de courber l'échine.

## Les Affiches du Père Peinard

Les dernières affiches, à l'occase du 18 mars, ont été collées un peu partout et le populo les a chouettelement reluquées.

Turellement, un peu partout aussi, la rousse les a raclées, mais en ayant soin d'opérer la nuit, — crainte de trouver à qui parler. En effet, les affiches étant timbrées, c'est une vacherie illégale que les bourriques se permettaient et un bon bougre aurait pu les enquiquiner à ce sujet.

C'est vrai que les policiers se foutent de la légalité autant que d'une guigne.

N'importe, il n'est jamais mauvais de leur fourrer le nez dans leurs salopises.

C'est ce qu'on a tort de ne pas faire quand l'occase s'en présente : ce n'est pas parce qu'un rous-in est roussin que tout lui est permis, nom de dieu ! Apprenons à nous faire respecter.

Nous réclamons toutes les libertés, c'est bien ! mais ce n'est pas une raison pour négliger d'user de celles que nous possédons déjà.

C'est ce que n'ont pas manqué de faire, à Grenoble, le copain Cadeaux et sa compagne : le soir du 18 mars, ils étaient partis coller quelques douzaines d'affiches, quand la copine reluque deux grands escogriffes qui s'esbignaient après en avoir déchiré une. Elle court après eux, les rattrape et leur demande pourquoi ils avaient abimé l'affiche ?

— C'est une affiche interlope, nous allons la porter à la police.

Vous pensez si la copine leur a lavé la tête !... Cadeaux s'amène, la chamailleurie continue et les deux escogriffes, se croyant les plus forts, commencent à cogner.

Mais Cadeaux et sa copine — qui ne sont pas manchots ! — ont si bien joué du pinceau à colle que les deux agresseurs ont appelé la police à leur secours.

Rien n'est venu !

C'était fini quand une bande de musicaillons, amis des deux escogriffes, s'amena : la bagarre reprit et Cadeaux et sa compagne tinrent crânement toute la bande en respect, grâce aux pinceaux et au goguenot à colle.

Ce qu'il y a de rigolot, c'est que le lendemain les deux escogriffes, dont l'un n'a que 1 m. 85 de h. t. et l'autre 1 m. 70, sont allés

porter plainte au quart d'œil, affirmant qu'ils avaient été **ATTACQUÉS** par la copine de Cadeaux. C'était si bête et si lâche que le quart d'œil les a envoyés rebondir.

—0—

En Algérie, par exemple, pays de l'arbitraire par excellence, l'affiche du 18 mars n'a pas passé sans que les marchands d'injustice cherchent pouille.

A Tenès, deux bons fioux en avaient collé une, — rien qu'une! Ils ont été fichus au bloc et gardés douze jours au secret. Ramsout qui tient un débit à Tenès a eu son café fermé; quant à l'autre victime, Vernet, du coup il en a perdu sa place d'employé des ponts-et-chaussées.

En outre, le copain Reclus, qui avait remis l'affiche aux deux gas va être poursuivi comme complice, sous prétexte d'excitation au pillage et d'apologie de faits qualifiés crimes.

Ils ont du culot, les juges algériens! Ils sont les dignes copains de la gradaille qui torture les pauvres troubades dans les régiments africains et assassine les Chédel, les Cheymol et tant d'autres.

## A la Bibliothèque de Montmartre

Dans le local que les copains ont loué rue d'Orchampt, le jeudi soir y a des conférences sur un sujet donné;

Le samedi soir, on se réunit et on fait la causerie entre copains, — ce qui n'empêche pas de discuter un point spécial, si l'occasion s'en présente;

Puis, le dimanche, y a des soirées amicales où les camaros qui ont de la voix poussent des chansons galbeuses.

Jeudi dernier, Marestan a fait une causerie sur l'**INFLUENCE SUGGESTIVE DU MILIEU SUR L'INDIVIDU**, qu'il a résumée ci-dessous:

Le milieu exerce sur l'individu une action profonde dont la conséquence est de modifier sa nature intime au point de l'amener à un état d'esprit et à des actes en contradiction avec ses tendances naturelles.

Les facteurs au moyen desquels s'exerce cette influence peuvent être divisés en: matériels, moraux et intellectuels. Matériellement l'individu est tenu sous le joug des conditions économiques. Obligé par le chacun pour soi de ne jamais compter sur la solidarité de son entourage; obligé dans la lutte pour la vie d'écraser trop souvent les autres pour ne pas être écrasé lui-même, il est amené à commettre des actes en complet désaccord avec sa pensée. Moralement, l'éducation vient, dès le jeune âge, pétrir son cerveau comme une cire molle. Incapable de réfléchir, habitué par ses proches mêmes à les considérer comme des êtres supérieurs, au verbe infailible, il garde de ces premières impressions un stigmate peu effaçable. S'il est ininstruit, inapte à la réflexion, sa vie entière aura grande chance d'être passivement modelée sur les préceptes souvent néfastes de sa famille et de son instituteur. Intellectuellement enfin, la musique, la peinture, la littérature, le théâtre, les cérémonies publiques viennent, par leurs inspirations, modifier peu à peu le cours de ses pensées.

Parmi les influences les plus puissantes, nous pouvons ranger l'*imitation* et la *suggestion*. L'imitation est la tendance que nous avons de reproduire des actes, une manière d'être, une façon de penser que nous avons vus manifester par d'autres. La suggestion est l'acte par lequel un individu peut, à l'aide du charme persuasif de sa parole, ou par le respect, la crainte qu'il inspire, l'enthousiasme qu'il sait susciter ou tout autre moyen de frapper l'imagination, faire accepter sa pensée à un autre individu et le pousser à un état d'âme, une conduite, qu'il n'aurait pas eu le plus souvent s'il avait été à même de réfléchir dans la solitude et le calme. Au théâtre, par exemple, la musique commence par mettre le système nerveux de l'auditeur dans un état spécial très propre à faire naître l'enthousiasme irréfléchi: la concentration en soi s'amointrit et la sensibilité s'augmente. L'acteur, par un habile jeu de scène, si l'idée qu'il représente ne rencontre pas chez le spectateur d'antipathie trop marquée, ne tarde pas à toucher en lui la corde sensible. Celui-ci s'émeut, la passion le gagne et il tend de plus en plus à vivre, penser, agir, beaucoup plus avec l'acteur qu'avec lui-même.

Retour chez lui, s'analysant à froid — si cela lui est possible — il est étonné de l'intrusion de sentiments nouveaux et il s'aperçoit que

pendant le temps que son cerveau était sans défense ouvert aux impressions, une greffe vivace s'est implantée dont il ne lui sera pas toujours facile de se débarrasser ensuite par le raisonnement.

Il en est de même dans les réunions, les mouvements populaires, etc.,. Psychologiquement, l'imitation peut être attribuée à ce que notre esprit, étant toujours à l'affût de pensées nouvelles, lorsqu'une pensée soudain surgit en nous, si elle ne rencontre pas d'autres pensées adverses à ce qu'elle représente, elle ne tarde pas à être acceptée et transformée en acte. C'est ainsi que tout acte accompli met d'abord en nous l'idée de cet acte, nous porte à le répéter ensuite.

Le mécanisme de la suggestion est sans doute analogue, avec cette différence que l'imagination de l'individu étant vivement frappée, la réflexion en partie abolie, l'idée est bien plus aisément acceptée. Physiquement enfin, la photographie de la pensée, récemment découverte, vient nous montrer qu'elle met autour de nous en action des forces dont les vibrations sont susceptibles de se transmettre aux autres cerveaux pour les impressionner de façon plus ou moins vive dans le sens de la pensée initiale. Les très fréquents phénomènes de télépathie, ou transmission de pensée même à de grandes distances, nous en donnent une certitude sinon mathématique, du moins morale.

Mais si, de ces faits, découle cette évidence que l'individu est, pour une bonne part, ce que l'ont fait les autres individus, il n'est pas moins évident qu'il a, en retour, sur eux une influence et que si au lieu d'être un zéro, un suiveur de foules, considérant toujours la société comme une sorte de puissance métaphysique où les individus ne sont pour rien, sempiternelle excuse de sa lâcheté de ses vices, il sait être un actif, ayant la volonté implacable de mettre en accord ses idées et ses actes, il entraînera puissamment après lui la foule et la mènera vers son idéal.

Le milieu a toujours été constitué ainsi et il sera sans doute ce que sauront le rendre de tels caractères.

## LA BASTILLE

PAR JULES JOUY

Air: LA RONDE DU VEAU D'OR (FAUST)

La Bastille est toujours debout!

Sa grande ombre (*bis*)

S'étend, sombre, (*bis*)

D'un bout du monde à l'autre bout,

Son nom infâme est l'Usine.

Les exploités confondus,

Autour, dansent, éperdus,

Conduits par l'âpre lésine,

La ronde du Capital, (*bis*)

Et l'argent mène le bal,

Mène le bal!

Et l'argent mène le bal!

Mène le bal!

La Bastille est toujours debout!

Sa grande ombre (*bis*)

S'étend, sombre, (*bis*)

D'un bout du monde à l'autre bout.

Son nom féroce est l'Armée.

Autour d'elle, l'arme en main,

Les fléaux du genre humain

Dansent, parmi la fumée,

Leur ronde, au rythme brutal, (*bis*)

Et la mort mène le bal,

Mène le bal!

Et la mort mène le bal!

Mène le bal!

La Bastille est toujours debout!

Mais la ronde, (*bis*)

La-bas gronde (*bis*)

D'un bout du monde à l'autre bout.

Sinistres, les ventres vides,

Au lointain, au nom du Droit,

Farouches, montrent du doigt,

A leurs exploités livides,

Le Waterloo social; (*bis*)

Bourgeois, gare au dernier bal!

Au dernier bal!

Bourgeois, gare au dernier bal!

Au dernier bal!

## BABILLARDE AMIÉNOISE

Mon vieux Peinard,

Un copain vient de découvrir dans les postes de police une sacrée salauderie qui dépasse toutes les bornes connues de la crapulerie po-

licière: sur le mur est posé un placard, ayant la forme d'une liste d'appel des chambrées de soldats, avec l'entête: **ANARCHISTES!** puis, les noms, prénoms, professions et domiciles des suspects sont alignés à queue leu-leu.

Naturellement, cette garce de liste est placée en vue de tous, de façon que les patrons qui, pour une affaire quelconque, viennent à la boîte à police, relèvent forcément la pancarte et puissent ainsi apprendre quels sont les prolos soupçonnés d'avoir des idées anarchistes, — afin de leur refuser du travail.

Y a pas d'autre explication à trouver à pareil INDEX.

En effet, si les bourriques n'avaient voulu que dresser une liste pour leur usage personnel ils ne l'auraient pas établie à la vue du public.

C'est donc bien pour avertir les singes, que la pancarte des anarchos a été pondue par la rousse.

Inutile d'ajouter que cet INDEX est dressé avec la pantoufflerie qui caractérise les policiers. Y a de tout sur la liste! Y a des anarchos, puis des socialos, des libre-penseurs, des syndiqués, des radicaux et même de simples républicains qui, pour le plaisir, lécheraient le croupion à Félisque.

Cette salade de mouchardise prouve que les types qui n'ont pas gueulé contre les « lois scélérates », — sous prétexte que n'étant pas anarchos, ça ne les regardait pas, — ont eu bogrement tort: dans la putainerie sociale où nous croupissons, le premier venu peut être victime d'un roussin. Il est donc de l'intérêt de tous que cette engeance soit le moins possible, afin qu'elle nuise le moins possible... En attendant la saison galbeuse où elle ne nuira plus du tout!

Les « lois scélérates » ont surtout eu pour résultat de donner carte blanche aux policiers, — et les salauds en abusent!

L'INDEX d'Amiens en est une rude preuve.

Et dire qu'on nous serine des couillonades sur l'égalité devant la loi que le code garantit.

Quelle ignominie, quelle fumisterie!

Par exemple, je me demande quelle bobine feraient les juges si un des pauvres bougres qui, — sans être anarcho, — sont catalogués sur la pancarte et, coupant dans les menues intérêts au code, réclamait des dommages-intérêts aux marchands d'injustice.

On l'enverrait bouler, avec perte et fracas, — et l'expérience serait susceptible de le rendre anarcho.

—0—

Après les policiers, parlons des cléricochons: la frocaille a emmanché dans toutes les boîtes à bondieu du patelin un chapelet de conférences politiques et un ensoutané bave sur le socialisme, l'anarchie, la propriété individuelle, etc.

Je ne me sens pas le cœur de te rengainer les gnoleries qui se débitent sous ces titres!

Mercredi dernier, à l'église Pierre, un ratichon dégueulait sur le socialisme d'aussi ignoble façon qu'un assistant lui a coupé la chique:

« Ohé, monsieur le prédicateur, qu'il a clamé, « ce que vous dites est faux: vous vous foutez le doigt dans l'œil, ou vous voulez nous monter le coup. — c'est l'un des deux!... Depuis « 1,800 ans, vos pareils clabaudent sur le charité et ça n'a rien changé: les uns sont tout « comme il y a dix-huit siècles, gorgés de richesesses, tandis que les autres crévent de « faim et de misère... »

Le bon bougre voulait continuer, mais un frocard est venu l'expulser.

C'est avec bogrement de la peine que le baveux de l'égrugeoir a renoué les fils de son dégueulage.

Mais, va te faire foutre! A peine s'il avait laissé tomber quatre paroles qu'une nouvelle interruption se produisait, — puis une troisième et enfin une quatrième.

Le bacchanal commençant à prendre de galbeuses proportions, les niguedouilles crétinisées se sont fuitées et alors, avec le brouhaha des chaises remuées, un chahut monstre a commencé.

Et le ratichon a dû fermer son égoût à paroles.

Frocards et roussins étant comme cul et chemise, les ratichons ont été jérémiéristes dans le gilet de flanelle des policiers.

Résultat: on a ouvert une enquête.

Seulement, comme, à l'encontre des enquêtes ouvertes pour la frime au sujet des charogneries des bandits de la haute, celle-ci a été ouverte pour chercher pouille à des bons bougres, il se peut qu'elle aboutisse.

Mais, c'est-y cet aboutissement qu'empêchera les cléricafards d'être des abrutisseurs patentés et des détrousseurs de pauvre monde?

UN VIEUX DE L. VIEILLE.



### Pestaille et Frocaille

Beauvais. — Dans ce bondieu de patelin, roussins et cafards manœuvrent de conserve.

La mouche est allée relancer le bistrot chez qui se réunissent les copains, le menaçant non seulement de consigner sa boîte aux troubades, mais encore, à la moindre anicroche, de la lui fermer d'autor.

D'autre part, la vermine noire, se grouille à sa façon : les empapaoutés des cercles catholiques — qui pullulent à Beauvais! — exercent une sacrée surveillance sur les prolos à la hauteur et quand ils voient le *Père Peinard* dans les pattes de l'un d'eux, ces immondes flaire-fesses s'en vont moucharder le gas au contre-vache.

Faut il être dégoûtant!

Mais, que ces pores ne s'imaginent pas avoir le dernier mot et, surtout, qu'ils blindent leur postérieur, s'ils tiennent à le conserver pour leur commerce.

—o—

Le copain Favier se grouille rudement dans la région : dimanche, il a fait une conférence à *Andeville*; comme il faisait un riche temps, beaucoup de bons bougres étaient allés faire le lézard dans les bois, mais les gas présents ont gobé son jaspinage.

Quelques bons fioux de l'endroit se sont groupés et ils vont emmancher une nouvelle réunion qui aura lieu d'ici une quinzaine, dans la soirée.

Les autorités groument salement et cherchent à effarer les bons bougres.

C'est à cette intention que, dans un torchon monarchico-cafard qui s'intitule *l'Impartial de Méru*, il a été imprimé qu'à la réunion d'Andeville il s'est produit des scènes tumultueuses et des rixes.

Mensonges! Mensonges!

La réunion a été très calme et les bons bougres présents, quoique ne partageant pas en plein nos idées — pour le moment du moins — ont applaudi ferme le copain quand il a démontré la bêtise des croyances religieuses, la canaillerie des prêtres et on sentait monter la rage au récit qu'il a fait de l'Inquisition en Espagne.

Il n'y avait à la réunion, ni roussins, ni pandores, — comment aurait-il pu y avoir du trouble?

Ce même torchon méruvien demande où se cache Favier a pêché l'or dont il avait les poches gonflées?

Elle est verte, celle-là! Malheureusement non, le copain n'a pas d'or plein les poches, sans quoi il ferait davantage de réunions et tapisserait d'affiches tous les murs disponibles.

Il vivote en tirant dur sur la queue du diable, de la vente du canard. Et, foutre, y a pas de quoi se gonfler le mou!

On peut juger d'après ces menteries, imprimées dans *l'Impartial* en question, de la franchise des birbes qui le rédigent.

Le mensonge est leur seul argument.

C'est maigre!

Eh foutre, il les vaut mieux ainsi : le populo sera plus vite dégoûté d'eux.

### Faut-être roublards!

Lyon. — Les singes du Grand Baigne universel essaient de poser un lapin aux calicots : ils veulent fermer le dimanche à cinq heures du soir et, en guise de compensation, ils établiront un roulement de service, afin que chaque employé ait un dimanche de libre sur quatre.

Nom de dieu, il faut du culot pour accoucher de propositions pareilles!

J'espère bien que les bons bougres de calicots ne se laisseront pas embistrouiller : ce qu'ils doivent exiger, — en guise d'apéritif, — c'est la fermeture complète du dimanche.

Et foutre, y a même de forcer la main à ces mufles d'exploiteurs! Il suffit d'être marioles et d'avoir du biceps.

Les gas peuvent repiquer à des manifestances du calibre de celle de l'autre dimanche. Ils peuvent aussi, par des affiches et une galbeuse distribution de prospectus, engager les acheteurs à ne pas s'approvisionner au Grand Baigne. — tant qu'il n'aura pas mis les pouces.

Ce truc d'affiches et de prospectus a plus

d'influence qu'on ne suppose à vue de nez : c'est grâce à des binaises de ce calibre que les employés de Londres obtinrent, il y a trois ans, la fermeture des magasins une après-midi par semaine, — outre la fermeture du dimanche qui a toujours existé.

Outre cette propagande faite par les bons bougres qui ne sont pas de la boîte, y en a une que peuvent pratiquer, en douce, les employés du Grand Baigne : c'est le sabotage.

S'il y a des étoffes qui se fripent en restant pliées, y a même de les laisser se friper;

Quand une cliente vient, au lieu de lui bazararder des articles où le singe a du bénéfice on lui refile ceux qui sont vendus prix coûtant;

En outre, on fait bonne mesure!...

Que les calicots lyonnais essaient,

Et ils m'en diront des nouvelles!

### Protestation d'un exclus

Toulon. — Les bons bougres savent que depuis un an, la gouvernance a inventé une nouvelle charognerie : sous couleur de service militaire elle agriche des réclusionnaires qui ont fini leur prison et les fiche à nouveau au bloc, sous le nom d'*exclus de l'armée*, pendant trois ans.

Les pauvres ont un déguisement spécial et ne sortent de leur baigne que très rarement.

Dimanche dernier, une de ces victimes se baladait en ville; arrivé devant le Grand Théâtre, il a profité de ce que le populo était nombreux et grimpa sur un banc, il s'est mis à vider sa poche à fiel.

Ah foutre, les auditeurs n'ont pas manqué; y en avait plus de trois cents. Et ce que le gas a cassé du sucre!

Il a commencé par passer l'armée à la chine, dans les grands prix, et a continué en daubant sur la gouvernance et les richards.

Un ficard intervint.

— Bas les pattes et ferme ton plomb! cria l'*exclu*, j'ai pas fini!...

Et, il accoucha des brutalités des galonnés, raconta les souffrances qu'endurent les *exclus*, malgré qu'ils aient déjà payé terriblement la « dette » à la putain de société.

Va te faire foutre! des pandores ont appliqué : ils ont emmené le gas qui, content de s'être dégonflé n'a pas fait de rouspétance

On l'a collé à la prison maritime et au cachot.

Et puis après, ça empêchera-t-il les galonnés et les gouvernants d'être ce qu'ils sont?

—o—

Ne quittons pas *Toulon* sans signaler la dernière charognerie de la gouvernance : deux italiens, sous prétexte qu'ils sont anarchos, ont été expulsés.

C'est ce qu'on appelle « l'hospitalité républicaine ».

### Despotisme socialard

La Seyne-sur-Mer a la déveine d'être sous la coupe d'un maître socialo.

Et foutre, en fait de liberté, c'est le même tabac que lorsque les opportunards régnaient. Y a rien de changé!

Mossieu le maire est un despote numéro un, — heureusement que ça ne tire guère à conséquence! Mais, bigre, s'il était président de la R. F. ou simplement bourrique de l'intérieur, il ne ferait pas bon vivre dans son royaume.

Dès qu'il arriva au pouvoir, il fit dissoudre une société musicale, sous prétexte qu'elle s'occupait de politique et sortait en cortège, sans autorisation.

En voilà un crime! « Sortir en cortège, sans autorisation... »

Tant que les socialards ne tiennent pas la queue de la poêle, ils en pincet pour la liberté des rues : ils voudraient avoir le droit d'y manifester, d'y faire des cortèges...

Mais, kif-kif tous les gouvernants, ils changent d'avis quand ils décrochent la timballe.

Le maire de La Seyne en est un nouvel exemple.

Ce qui a foutu ce birbe encore plus en en rogne, c'est que, pour la Mi-Carême, la société musicale en question envoya un char aux fêtes de Toulon, — sans respect pour l'ukase qui avait prononcé sa dissolution!

Furibond, mossieu le maire envoya une bande de roussins se poster sur la route, gourdin au poing et quart-d'œil en tête, pour attaquer le char, au retour de Toulon, — tout comme les voleurs de grand chemin arrêtaient autrefois les diligences.

Turellement, les types qui montaient le char ne voulurent pas rebrousser chemin; il s'ensuivit une bagarre, et les policiers cognèrent à

coups de matraque. Les gendarmes qui avaient été postés, pas loin, intervinrent aussi, — mais je t'en fous! le populo triompha.

Le char fut baladé dans toute la ville aux acclamations de la foule.

Ce qu'il y a de plus triste dans cette petite saloperie, c'est qu'une bande de pauvres couillons qui s'intitulent *Jeunesse socialiste*, ont voté des félicitations aux conseillers cipaux, à propos de ces dernières vacheries.

Mossieu le maire interdit un groupement musical sous prétexte qu'il s'occupe de politique, ne veut pas de cortèges dans les rues, fait attaquer un char de mascarade en pleine rue par une bande de roussins armés de triques,

Et des socialos approuvent!

Nom de dieu, il est rien cochon le socialisme de la *Jeunesse socialiste* : c'est du despotisme turc, — et pas autre chose!

### Despotisme d'exploiteurs

Lens. — La pression que les Compagnies exercent dans toute la région du Pas-de-Calais est inimaginable.

Y a pas de crapulerie que ne se permettent les gros bandits de la mine : ils n'ont même pas besoin de mandats pour aller perquisitionner chez les gueules noires, quand ça leur plaît. Les ingénieurs se rendent à domicile et bouleversent tout.

De cette façon, si un prolo a un journal qui ne convient pas, on le signale partout et il est vite sans travail et sans pain.

Autre vacherie : les mineurs ne doivent fréquenter que les estaminets qui plaisent aux ingénieurs, les autres sont consignés. Et, gare au bon bougre qui enfreint l'ordre et va soiffer dans un cabaret interdit, il est saqué et ne peut plus trouver d'ouvrage.

Faut le voir pour le croire, nom de dieu!

### Ça ne prend plus!

Fourchambault. — Le vieux morceau de boudin archi-noir qui abrutit les prolos de ce patelin fait son faraud, bavant : « Les églises sont toujours debout!... »

Pas tant que ça, vieille couenne!

On ne coupe plus autant dans vos infectes ragougnasses et vous le sentez tellement bien que vous faites feu des quatre pieds pour tenter de rechopper le populo.

Les patrons vous y aident bougrement : ils en pincet pour avoir des ouvriers crétenisés, car les prolos que vous avez masturbés sont plus souples et se laissent exploiter sans groumer.

Mais faites en votre deuil : votre règne mal-faisant tire à sa fin! Le populo commence à avoir les pieds nickelés.

Aussi, pourquoi Dieu ne protège-t-il pas vos sales boîtes : dimanche dernier, l'église de Brousse, dans le Tarn, s'est effondrée au milieu de la messe, juste à l'élévation! Y a eu une douzaine de morts et une quantité de blessés.

C'est ça qui ne va pas encourager les niguedouilles à aller à l'église!

Au surplus, les ratichons oublient de pratiquer la morale qu'ils serinent : ainsi, à Fourchambault, on rigole encore de l'échelle que dressait certain frocard pour aller faire la bête à deux dos avec une consolatrice des affligés....

### Roussin rossé

La Tour-du-Pin. — Il y a quelques jours, deux prolos qui avaient eu des raisons entre eux liquidèrent la situation en s'administrant des bochons.

Tout se serait borné à un petit jambonnage et pour se réconcilier on serait ensuite allé sucer une chopotte : on n'est pas des mufles, quoi!

Mais, je t'en fous! la pestaille, en la personne du quart d'œil, rappliqua afin de mettre le holà et de rétablir l'ordre comme il convient.

La bourrique, voulant faire son malin, commença par gueuler.

— Laissez-nous tranquilles, c'est pas vos oignons, ce qui se passe, répondit un des batteurs.

Mais le quart d'œil, hargneux comme un cabot à qui on veut chiper son os, regimba et s'accrocha au prolo, lequel, se voyant cramponné, laissa tomber un paquet de viande non désossée sur la caboche du roussin et lui fit lâcher prise.

Le salop n'en fut que plus furieux, et il se rua, la canne levée, sur le bon bougre.

Mais il se gourait, le quart; il trouva à qui parler!

En un rien de temps, le prolo désarmait le policier et se mettait en devoir de lui astiquer les côtes d'importance.

Et la pestaille de brailler : « Au secours ! »

Et le populo, qui se rendait au turbin, de jubiler et de faire la sourde oreille, pensant que ce qu'il advenait au roussin était chose due et légitimement méritée.

Mais... voilà le hic, le gas a été entoilé quelques heures après, ce qui a donné lieu à force ruminades : car si les bons bougres du patelin n'ont pas voulu se salir en prêtant main-forte au policier, ils sont bougrement heureux de la purge qu'il a prise.

Une seule chose les attriste : c'est que cette aventure-là, — grâce à la gare de société actuelle, — fait cinq victimes : la femme et les trois gosses du prolo, qui sont dans une purée carabinée et le pauvre gas qui, lui, est au ballon.

### Crétins enrégés

**Dijon.** — L'autre soir, toute la clique crétine du patelin avait été mobilisée pour faire du chahut à une conférence de Faure.

La réunion avait lieu dans la salle des fêtes de la mairie et les crétins ont essayé de prendre la salle d'assaut : ils n'ont pu y parvenir, une douzaine de copains ont suffi à leur tenir tête.

Parmi les camaros, un seul a trinqué salement, le copain Dhorr, qui a reçu un coup de canne plombée sur la cafetière.

Malgré le bacchanal, la conférence a eu lieu quand même : Faure a jaspé devant une salle bondée d'auditeurs sympathiques.

A la sortie, y a eu des manifestations : les cafards ont été hués par le populo.

Et dire que ces sacrés crétins se prétendent des hommes d'ordre !

Ils ont cassé tous les carreaux de la mairie, démantibulé des portes, brisé tout ce qu'ils ont pu !

Mais fichtre, lorsque dans leurs boîtes à bon-dieu, un bon bougre leur pose une question, ils gueulent pire que des putois qu'on trouble leurs réunions.

Les crétins ont toujours opéré ainsi : ils ont fait aux autres mille misères, ont martyrisé, grillé et tué les gas qui leur déplaisaient.

Mais ils ne veulent pas qu'on mette en doute leurs balourdises, ni qu'on administre une légère pichenette à leur sale gnias.

### Harpagon de bague

**Creil.** — Cré vingt dieux, il semble que dans ce patelin, les crapulards exploités veulent détenir le record de la charognerie.

Y en a un surtout qui dégotte Harpagon, un muffle des temps anciens qui écorchait un pou pour, dans sa peau s'y tailler des guêtres.

Le grippe-sous de Creil, lui, n'est content de rabotter la galette des amendés qu'il inflige à tire-larigot à ses prolos, pousse la vacherie jusqu'à ratisser le pognon de l'assurance sur les accidents.

De sorte que, dernièrement, un de ses esclaves ayant été attigé dans son bague le pauvre bougre resta quarante-deux jours collé au pieu.

Quarante-deux jours à deux francs, ça fait quatre-vingt quatre balles... que le pauvre mouché n'a pas touchées !

Il a bien fait du raffut, mais les crapulards ont tous les droits et il s'est fouillé en plein.

De ces fourbis-là, les prolos en subiront aussi longtemps que la société bourgeoise tiendra sur ses quilles.

Si donc, ils veulent que ça cesse, c'est de pousser à la roue de la Sociale dar-dar, afin qu'on voit vite le bout de l'exploitation.

### Flambeaux et Bouquins

**HORGE DER GLANZENDE**, tragédie révolutionnaire, par Odysseus. Prix : 1 fr.

Les camarades allemands peuvent se procurer ce petit volume chez Imbach et Weber, éditeurs à Lucerne, Suisse, ou même aux bureaux du Père Reinard.

### Communications

**Paris.** — Bibliothèque sociale de Montmartre. Réunion privée le samedi 17 avril et le jeudi 22, à 8 h. 1/2.

Le copain Marestan fera une série de conférences, comme suite à celle de la semaine dernière : le jeudi 15 avril, causerie : *De la Révolution en*

*soi.* — Jeudi 22 : *La Hiérarchie naturelle et la Hiérarchie autoritaire.*

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq ; chez Brunet, 8, rue de Panama.

— *Le Repaire.* Les camarades se réunissent le dimanche, au bord de la Bièvre, porte de Bicêtre. Le 18 avril, causerie et balade.

A 9 heures, soirée familiale, précédée d'une causerie par Vandale.

**Paris.** — AUX CAMARADES MENUISIERS. Un bureau d'embauche fonctionne régulièrement, salle Léger, 108, rue du Temple.

Les copains connaissant du travail sont invités à faire parvenir les tuyaux à l'adresse ci-dessus ou les camarades sans travail en auront communication, tous les soirs de 9 à 10 heures.

— *Bibliothèque sociologique du XII<sup>e</sup>.* Samedi, à 9 heures, réunion, 125, rue de Reuilly.

Chants et poésies libertaires. Dimanche, même local, réunion jusqu'à 3 heures pour faire une balade à la fête du Trône. Tous les copains sont invités.

**Clichy.** — La ligue anti-cléricale de Clichy invite les partisans de la propagande anti-cléricale à venir lundi soir, à 8 h. 1/2, boulevard National, 129, au café des Téléphones.

Ordre du jour : organisation d'un grand meeting anti-cléricale à Clichy.

Les camarades de la banlieue environnante sont invités.

**Saint-Denis.** — Samedi 17 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Montirémal, rue de la République, conférence publique, organisée par l'*Idée Ouvrière*.

Sujets traités : le rôle de l'Église dans l'asservissement du peuple ; attitude des révolutionnaires devant le péril cléricale.

Orateurs : Tortelier, Brunet, Girault, Prost, Raubineau, Mary Huchet.

Entrée : 20 centimes.

**Levallois-Perret.** — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 63, rue Vallier.

**Quatre-Chemins.** — Les Libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2, chez Laffont, 53, route de Flandre.

— A l'occasion du vendredi dit « saint », les copains se réuniront ce soir-là chez Laffont, à 8 h. 1/2.

**Nouzon.** — *Travailleurs!* Nous vivons courbés sous un joug de fer. Les patrons nous imposent une journée tellement longue et exténuante que quand nous quittons les bagnes nous n'avons plus ni volonté, ni initiative : toute énergie a été brisée en nous par la fatigue et nous n'aspérons qu'au repos inconscient. Nous ne sommes plus des hommes, mais de simples machines vivantes.

Et, pour les aider dans leur œuvre abrutissante, les patrons ont à leur service tout le système gouvernemental ; la loi, les gendarmes et toutes les institutions sociales n'ont qu'un but : protéger les capitalistes et leur rendre plus facile l'exploitation humaine.

Où, travailleurs, l'AUTORITÉ, sous quelque forme qu'elle s'exerce, n'a d'autre rôle que de nous faconner à l'esclavage économique et de comprimer nos désirs de liberté.

Que les camarades qui ont compris cela ne restent pas inactifs : il est indigne d'un homme de subir volontairement le joug patronal et gouvernemental.

Si, dans la société actuelle, étant trop peu nombreux, nous ne pouvons immédiatement briser nos entraves, — du moins il nous est très facile de protester contre la vie infernale qui nous est faite.

Or, c'est sous forme de propagande, en affirmant la possibilité de réaliser une société meilleure, que cette protestation doit se manifester.

Et jamais nos protestations, — donc notre propagande, — ne seront trop ardentes !

Efforçons-nous de faire comprendre à nos camarades inconscients tout ce qu'a d'odieux la société actuelle ; prouvons leur qu'il est indigne de leur virilité de courber piteusement la tête.

Qu'ils viennent avec nous, qu'ils nous donnent la main ! Et, en chœur, nous travaillerons à l'éclosion de la société nouvelle où le capitalisme et l'autorité seront inconnus.

*Les Libertaires de Nouzon.*

Les libertaires de Nouzon se réuniront le dimanche 18 avril, à 7 h. du soir, chez Michel, débitant, rue de l'Église, 59.

Dans cette première réunion on s'entendra pour un local et pour faire la promenade projetée pour le lundi de Pâques.

Tous les dimanches, même heure, causerie à la bonne morguette et contradictoire.

**Amiens.** — Les libertaires se rencontrent tous les dimanches à 6 h. du soir, au Cent de piquet, faubourg du Cours. Causeries, études, chants, poésies, etc.

— Les journaux libertaires sont criés en ville les samedi, dimanche et lundi.

**Roanne.** — Un jeune copain invite tous les camarades à se trouver le samedi soir 24 avril, à 8 h.,

chez Rimaud, cafetier, rue Clermont, 70, où il fera une causerie sur ce sujet : Des sociétés modernes ; les gaspillages.

**Limoges.** — Le groupe d'études sociales, la *Jeunesse libertaire*, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, faubourg de Paris, 131.

A chaque réunion, causerie, chants, poésies libertaires.

Le Père Peinard, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

**Rouen.** — Le groupe libertaire de Rouen se réunit tous les samedis au local habituel.

**Petit-Quevilly.** — Le groupe la *Jeunesse Libertaire* du Petit-Quevilly et du Grand-Quevilly se réunit tous les vendredis au local habituel. S'adresser au copain Bordenave, 42, rue Martinville, Rouen.

**Fourchambault.** — Les copains se réunissent tous les dimanches au local convenu, demander l'adresse au vendeur.

Le copain Comte, vendeur du *Petit Parisien*, porte à domicile les journaux libertaires, les lui demander.

**Nîmes.** — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

**Lille.** — Poissonnier, 24 bis, r. des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

**Troyes.** — Les copains sont prévenus de ne plus écrire au cercle d'études social, hôtel de la Croix d'Or. Le local a été refusé sous la pression préfectorale.

**Beauvais.** — Vendredi, prétendu saint, conférence publique et contradictoire, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Colysée, sur les mensonges de Dieu, par Favier. Entrée gratuite.

**Creil.** — Samedi, 17 avril, salle Odille, hôtel de Flandre, conférence sur l'inquisition et les crimes des religions, par Favier et Lejeune.

**Bruxelles.** — Meeting public et contradictoire, mardi 27 avril, à 8 h. 1/2, rue des Brigittines, salle des Brigittines.

Ordre du jour : 1<sup>o</sup> Banqueroute du 1<sup>er</sup> mai ; 2<sup>o</sup> Grève générale.

Les orateurs prendront la parole en français et en flamand.

### Petite Poste

H. Alais. — L. La Réole. — B. Port-St-Louis. — F. Elbeuf. — C. Grenoble. — P. Lille. — P. Commentin. — L. Brest. — R. Deville. — F. Fougères. — T. Thizy. — N. Verviers (par T. N.). — E. Montpellier. — O. Toulon. — S. Roubaix. — R. Roanne. — B. Nantes. — P. Bédarieux. — O. Gennevilliers. — C. pour P. Grenoble. — P. Breuille. — H. et B. Angers. — G. et H. Reims. — B. Sedan. — D. Neuville. — M. Lyon. — V. Nîmes. — P. M. Beaune. — B. Liencourt. — B. Rouen. — P. St-Quentin. — S. Roubaix. — Reçu règlements, merci.

— *Marbès* : E. Pelletier, 30 Goodge Street, Tottenham Court Road, London, Angleterre.

— *L.* : Malatesta, 112, High Street, Islington, London, N. Angleterre.

— *Mancy à Duprez* : Souhaite le bonjour aux copains de St-Quentin.

### EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	France
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché)...	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896....	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par P. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Gueules Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v. ....	2.50	2.80
<i>Les Joyusetés de l'Écil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hannon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8. »
<i>Le Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25 ; par colis postal 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Il rêve le chéquard!... Il rêve son non-lieu!...